

DES FOURMIS SOUS LES PIEDS

Par Hélène Rochette

Têtards, insectes... tout débute à Toulouse, dans le jardin de ses aïeuls. C'est là que l'écrivain Bernard Werber a vu naître sa passion pour les petites bêtes.

À LIRE

Mémoires d'une fourmi,
éd. Le Livre de poche, mai 2023.
Le Temps des chimères,
éd. Albin Michel, septembre 2023.

Comme il existe des ennuis salvateurs, la solitude a ses vertus. Enfant esseulé, peu enclin à rallier les bandes de garnements, Bernard Werber a su très tôt comment peupler son isolement : « Je n'aimais pas les colonies de vacances. Je préférerais de loin passer l'été dans le jardin de mes grands-parents. » Dans ce coin de verdure, fiché à l'arrière d'une modeste villa, rue Louis-Blanc, à Toulouse, l'écolier rêveur ne tarda pas à débusquer l'objet d'une passion naissante pour l'infiniment petit : « Ce jardin donnait sur un champ, dans lequel ma sœur et moi avions repéré une flaque d'eau dans un fossé, où nous pouvions attraper des têtards... Je les ai mis dans des bocaux et j'ai débuté mon premier élevage ! »

L'attrait pour les larves de batraciens est loin de rassasier la curiosité du jeune Toulousain qui s'entiche aussitôt d'autres bestioles dont les mandibules, les pattes et les an-

tennes n'auront plus de secret pour lui : « J'avais pris l'habitude d'observer une fourmilière dans les fraisiers. Un jour, je l'ai attrapée avec une pelle et j'ai rempli des pots de confiture... Je devais avoir 8 ans, ces fourmis ne m'ont plus quitté. Je les dessinais, les faisais monter sur moi, leur donnais à manger de la confiture et du pain. J'avais même fait des trous dans les couvercles en métal, pour qu'elles respirent ! » Élevé dans une maison de ville dépourvue de jardin, auprès d'une mère prof de piano et d'un père gérant d'un magasin de vêtements, l'entomologiste en herbe ne peut se résoudre à abandonner ses fourmis chez ses grands-parents. Il rapporte ses pots à son domicile, rue des Trois-Banquets, en plein centre historique de la Ville rose.

Partagé entre l'étude assidue de ses chers insectes et la lecture non moins appliquée de Jules Verne, l'apprenti naturaliste, abonné au magazine *La Faune*, s'adonne à une autre activité : « Dès l'âge de 9 ans, j'ai écrit des histoires. J'avais notamment imaginé un récit où une pelle géante venait prendre toute la ville de Toulouse pour la mettre dans un pot, exactement comme je l'avais fait avec ma fourmilière ! » plaisante le sexagénaire, amusé par la précocité de sa vocation. Malgré des résultats scolaires en dents de scie – « J'étais incapable de mémoriser les noms des fleuves ou les dates, mais dans les matières qui requéraient de la créativité j'étais bon ! » –, le garçon solitaire saura tirer profit de son imagination débri-dée. Alliée à son goût pour l'étrange, son inventivité lui vaut un premier succès rédactionnel, lorsqu'il eut l'idée de relater, pour une dissertation sur un sujet libre, l'ascension d'un corps humain par une puce... Quelques années plus tard, publiées sous forme de BD dans le journal du lycée qu'il a cofondé (*La Soupe à l'Ozenne*, rebaptisé *Euphorie*), des histoires tout aussi loufoques vont suivre, dont les prémices d'un roman : *Les Fourmis*. Il faudra attendre 1991 pour que le futur best-seller paraisse sous la bannière des éditions Albin Michel, soit deux décennies après la découverte des minuscules bêtes, tapies dans les fraisiers du grand-père. Entre temps, Bernard Werber a remanié une douzaine de fois sa version des *Fourmis* et vécu plusieurs vies, se métamorphosant d'étudiant criminologue en journaliste scientifique. Aujourd'hui domicilié en lisière du bois de Boulogne, à Paris, le romancier qui a publié plus de trente livres a rompu avec sa collection de fourmis en bocaux. Mais il aime se convaincre qu'il peut échapper à l'oppression urbaine : « Je ne suis pas prisonnier du béton. Il y a toujours des arbres près de chez moi ! » ●

